

ALAIN
MABANCKOU

Propos
coupés-décalsés
d'un Nègre
presque
ordinaire

Une nouvelle inédite

Télérama

ALAIN MABANCKOU

Propos coupés-décalés
d'un Nègre presque ordinaire

Une nouvelle inédite
Télérama n° 2958 du 23 au 29 septembre 2006

Il est tout à fait impossible d'être Noir. Trop de pattes blanches à montrer. Vous revendiquez votre couleur à chacune de vos sorties ? On s'alarme de tant de prosélytisme. Au contraire vous la mettez en sourdine ? On se dit que ça cache quelque chose. Blanc aussi, c'est impossible. Trop de livres noirs à écrire, et si vous ne les écrivez pas vous vous rendez suspect, vous êtes un Blanc honteux. L'identité c'est la plaie, surtout quand elle est visible. Heureusement les textes d'Alain Mabanckou sont écrits à l'encre invisible. Prenez la colonisation versant horreur, la colonisation versant positif (admettons), la négritude, le manioc qu'on mange, le manioc qu'on ne mange pas, la francophonie comme sortie du paternalisme de la nation de tutelle, la francophonie comme moyen de le continuer, mélangez tout ça et disposez-le en vrac dans un texte. Vous avez neutralisé le virus. Vous n'avez pas résolu la question mais vous l'avez fait tourner jusqu'à la rendre dingue et inoffensive. Maintenant vous pouvez commencer à vivre.

François Bégaudeau

François Bégaudeau est lauréat 2006 du prix France Culture/Télérama pour son roman *Entre les murs*, paru chez Verticales. Notre magazine s'est associé à lui pour vous faire découvrir trois auteurs de cette rentrée littéraire.

© Alain Mabanckou, 2006
© Télérama, 2006, pour la présente édition
Supplément au numéro 2958 de Télérama.
Ne peut être vendu séparément.

JE PASSE MES HEURES à discuter avec des amis dans un bar afro-cubain, le Jip's, rue Saint-Denis. La fontaine des Halles n'est pas loin. Une pizzeria en face du bar, un magasin de vêtements à quelques pas, des touristes qui s'égarerent avec un plan de Paris collé au nez, un car de police qui regagne le commissariat avec les casseurs du coin qui chantent :

*Dieu est un fumeur de havanes
Je vois ses nuages gris
Je sais qu'il fume même la nuit*

Au Jip's, je suis imbattable quand j'exhibe le *coupé-décalé*, la danse ivoirienne du moment. On dit que je ne sais pas danser la salsa. Et alors ?

Les Nègres ne peuvent pas tout faire. C'est aussi dans ce bar que je coupe, que je décale mes « propos presque ordinaires d'un Nègre », c'est une formule de Jeannot, le patron de cet établissement. Non, je ne suis pas un souïlard. Non, je ne suis pas un ancien instituteur. Non, je ne suis pas un écrivain raté. Non, je n'ai pas soixante-quatre ans. Je suis sain d'esprit, je peux vous montrer mon dernier carnet de santé, même pas une égratignure à signaler. Si ce n'était que pour moi, je vous jure que les médecins seraient au chômage et le trou béant de la Sécu se serait bouché de lui-même.

Mon état d'esprit actuel ? Calme et serein. Mon compte en banque ? Catastrophique. Mes amours ? C'est le calme plat. Il y a des jours où je suis un peu chanceux, et les alouettes me tombent alors rôties dans la gueule. Et quand je n'en peux plus de traverser ainsi le désert, je longe en cachette la rue Saint-Denis, je dépasse la chaîne des sex-shops et des vendeurs de sandwiches grecs. Il y a toujours des Ghanéennes à demi-tarif qui traînent par là aux heures où le désespoir fige leurs jambes arquées et décoiffe leur perruque ridicule qui sent l'huile de palme et le pipi de margouillat. Il me suffit de prendre le temps de négocier la passe pour quelques piécettes jaunes. En général tout se passe bien, et je rentre chez moi, vers la place de Clichy, en sifflotant du Brassens :

*Sous prétexte de bruit,
sous couleur de réclame,
Ai-j' le droit de ternir
l'honneur de cette dame
En criant sur les toits,
et sur l'air des lampions :
« Madame la marquis'
m'a foutu des morpions » ?*

J'observe les gens depuis le Jip's. Comme tout Congolais qui se respecte, j'ai gardé le goût de la SAPE (Société des ambianceurs et des personnes élégantes) et des femmes laides. J'étais jadis amoureux des cols italiens à trois ou quatre boutons, j'aimais les sentir autour de mon cou, droits, doublés, infroissables. Dis-moi comment tu noues ta cravate, je te dirai qui tu es — voire qui tu hantes. Devant le Jip's donc, je m'amuse à voir comment les passants portent leur cravate. Les timides ont des nœuds bien serrés, et dans notre milieu de la SAPE, nous les appelions les *suicidés*. Les brutes — que nous appelions les *macros* — ressemblent à des pendus avec leur nœud près de la gorge, tandis que les prétentieux gonflent exagérément le leur. Ils méritent le nom de *couvercles de marmite*. Pour eux, le meilleur est toujours à l'extérieur et non à l'intérieur. Ceux que nous qualifions de *taureaux sans allure* sont désordonnés, ont des nœuds en dos d'âne, ne s'en rendent même pas compte jusqu'au jour où, désespérée, leur amoureuse hausse le ton. Les austères et les

méticuleux — ou *petits prêtres* dans notre langage — se soucient sans cesse que leur cravate ne bouge pas. Ils peuvent passer une journée sans rajuster leur nœud. Les bavards — ou *moineaux* — ont un nœud desserré. Les cocus — ou *bien cuits* — ont le leur de côté, parfois à l'envers. Les égoïstes romantiques, les pingres, les ingrats, autrement dit les *fourmis rouges*, ne changent pas de nœud jusqu'à l'usure de la cravate. Ils n'ont jamais appris comment la nouer, ils font confiance aux vendeurs et ne délient jamais le nœud que ceux-ci ont réalisé dans le magasin, devant la caisse...

Je ne suis pas du tout un homme discipliné. C'est pour cela que j'ai échappé au service militaire depuis mon pays natal, le tout petit Congo qu'il ne faut surtout pas confondre avec l'autre Congo en face, sinon je vais m'énerver, moi qui suis de nature calme, tout le monde le sait ici. Je suis d'abord arrivé au Portugal avant d'échouer en France avec les papiers d'un compatriote mort depuis longtemps et dont les frères avaient vendu la carte de résident aux passeurs angolais. Je porte donc les nom et prénom de ce disparu. Le jour où je casserai ma pipe, c'est sûr et certain que mes frères restés au pays iront vendre mes papiers aux Angolais qui les revendront à leur tour aux candidats au voyage pour l'Europe. Mais bon, je suis en forme, en bonne santé, et c'est l'essentiel. En tout cas ce n'est pas avec ma carcasse que ces imbéciles restés au pays s'enrichiront. Pour les emmerder, je vais vivre d'ailleurs aussi longtemps que la défunte Jeanne Calment.

Oui, j'ai fui les obligations militaires. Et alors ? Moi les armes et cetera, ce n'est pas mon truc. D'ailleurs ici, aux Halles, lorsque je croise des hommes en uniforme — même ceux qui font des p'tits trous, des p'tits trous, des p'tits trous, même les agents de sécurité postés devant un guichet automatique d'une banque qui accorde pourtant le crédit aux paumés —, je change de trottoir, j'accélère le pas, je ne regarde plus derrière moi. On ne sait jamais. Je m'imagine que la guerre est proche, qu'il y a des mouvements de troupes vers la Porte de la Chapelle, qu'on va appeler les pauvres tirailleurs sénégalais à la rescousse. C'est obsessionnel chez moi. D'ailleurs je n'aime pas les films de guerre. Le dernier que j'ai vu — il y a quelques années —, c'est *Il faut sauver le soldat Ryan*. Certes ça changeait un peu du *Jour le plus long* qui était tout en noir et blanc et que j'avais vu au Congo quand j'étais petit garçon et révisais mes leçons en chantant. Mais ça restait quand même un film avec des uniformes, des armes et cetera, des mines, de la détonation et de la viande humaine à gogo. Au pays, un de mes potes du quartier me conseillait de faire mon service militaire — et même de m'embrigader comme soldat —, prétendait qu'être militaire était une bonne planque parce que pendant les guerres, le militaire a paraît-il plus de chances de survivre qu'un civil qui, en plus, mourra sans les honneurs et sera enterré dans une fosse commune. Je suis une girouette, je crois que c'est Dutronc qui a chanté ça dans *L'Opportuniste*. Et je retourne ma veste quand il le faut :

*Je l'ai tellement retournée
Qu'elle craque de tous côtés
À la prochaine révolution
Je retourne mon pantalon*

Bon, en gros, tout baigne pour moi : je suis un type bien, correct, donc très noir de peau. En fait, c'est surtout quand je me regarde dans la glace que je me souviens que je suis un Nègre colonisé. Que je vous dise aussi : moi j'aime la France, même si elle m'a laissé tomber. J'adore les pieds de cochon, je vénère les femmes blanches — surtout les blondes et les rousses qui ont le derrière des femmes de chez nous, et c'est pas donné à n'importe quelle Blanche d'avoir un derrière comme les femmes de chez nous —, ne le dites à personne, je ne veux pas de problèmes avec les Nègres qui aiment pourtant les mêmes choses que moi et qui le cachent afin de ne pas décevoir la communauté ! Et puis, il faut les voir ces Nègres quand une blonde ou une rousse au derrière des femmes de chez nous passe devant le Jip's. Ils perdent le contrôle de leurs moyens.

C'est l'alerte rouge. Ils la suivent, ils la pistent, ils bavent, ils ne tiennent plus debout. Et puis, entre nous, les pieds de cochon, les femmes blanches blondes ou rousses, tout ça c'est grâce à quoi, hein ? À la colonisation, pardi ! Sans la colonisation, c'est clair et net qu'il n'y aurait pas eu à la portée de nous autres Nègres ces femmes blanches. Le monde aurait été alors triste, monotone, tout noir, et moi je n'aurais pas supporté ce spectacle affligeant. Sans la colonisation il n'y aurait pas eu de blondes, il n'y aurait pas eu de rousses, il n'y aurait pas eu de pieds de cochon, il faut être honnête là-dessus, voyons !

Au fait, comme les choses que je dis ici risquent de choquer certaines personnes de couleur — je ne sais d'ailleurs pas de quelle couleur —, j'ai là une bonne raison de garder l'anonymat par précaution et par souci de protection de ma modeste personne. On ne sait jamais avec tous ces Nègres qui sont en réalité des Blancs — et tous ces Blancs qui sont au fond des Nègres refoulés. Oui, je garde l'anonymat par opportunisme. Un lâche vivant vaut mieux qu'un héros mort — conseil très judicieux de mon défunt oncle qui avait déserté le camp militaire durant la guerre du Biafra pour défendre lui aussi sa modeste personne, preuve que la désertion et la fuite des obligations militaires sont héréditaires dans ma famille...

Il paraît qu'il y a des ingrats qui demandent des réparations pour les pertes causées par la colonisation ! Allons, allons ! Moi je dis qu'on a beaucoup à gagner avec l'héritage de la colonisation.

Mon pote de toujours au Jip's, un Français, donc un Blanc normal qui aime les Noirs, un Blanc qui ne porte jamais de béret basque, un Blanc qui n'aime pas la baguette — comme certains Nègres n'aiment pas le manioc —, ce Blanc normal du Jip's me disait l'autre fois, d'un air envieux : « Tu vois, mon gars, je suis pas raciste, mais vous les Nègres vous êtes trop cons ! J'ai jamais vu une race pareille à la vôtre. Au lieu de passer votre temps en plein hiver à manifester dans les rues de Paris pour une prétendue dette coloniale qu'on devrait vous rembourser rubis sur l'ongle, vous n'auriez qu'à tirer les femmes de vos anciens colons, je veux dire nos femmes à nous, merde ! Bon, c'est normal, vous ne savez pas ce que veut dire un remboursement en nature... Ah, si seulement j'étais Noir et colonisé ! »

Il faut les comprendre, les pauvres colons, ils ont bossé comme des dingues dans les colonies.

Y avait les moustiques, les diables, les sorciers, les cannibales, les mambas verts, la maladie du sommeil, la fièvre jaune, la fièvre bleue, la fièvre orange, la fièvre arc-en-ciel et que sais-je encore.

Y avait tous ces maux sur nos terres d'ébène, notre Afrique fantôme, là-bas, au cœur des ténèbres, au point que le pauvre Tintin et l'oncle Gide ont fait le voyage pour notre bien.

En fait, moi les colons que je préfère, c'est nos amis les Belges. Après tout, Brassens n'avait-il pas préféré la guerre de 14-18 à la Deuxième :

*Si j'étais t'nu défaire un choix
A l'encontre du vieil Homère
Je déclarerais tout de suite :
« Moi, mon colon, cell' que j'préfère,
C'est la guerr' de quatorz'-dix-huit ! »*

Ils ne rigolaient pas, eux, les Belges ! Il faut, pour vous en rendre compte, voir de près les photos des autochtones de cette époque. Magnifiques, je vous dis ! Quel art ! Il y avait des mains coupées. Il y avait des crânes rasés. La boule à zéro, c'est eux les Belges qui l'ont inventée parce qu'ils ne supportaient pas les cheveux crépus ! Et quand les Belges s'énervaient, eh bien, ils coupaient les mains et rasaient les crânes des autochtones sans autre forme de procès ! C'est normal, ils parlaient trop pour ne rien dire, ces indigènes. Vous vous rendez compte qu'on vous

apporte la lumière, la civilisation et autres bibelots clés en main, vous osez encore brailler en petit nègre ! La moindre des choses aurait été de dire « Merci bwana ! Merci bwana ! Merci bwana ! »

Y a encore quelques jours, toujours assis devant le Jip's, je me disais que la situation des Nègres devenait de plus en plus grave. Heureusement qu'on a voté une loi qui valorise la colonisation. Il ne fallait pas attendre un tel constat venant des Nègres, ces ingrats ! Ils sont tellement noirs qu'ils noircissent tout, même les vérités qui sautent aux yeux. Moi je dis que les dirigeants africains devraient s'inspirer de cette loi qui redore le blason de la colonisation. Par exemple, une république bananière qui promulguerait une loi reconnaissant les bienfaits de la dictature d'Idi Amin Dada, du parti unique de Mobutu, de la torture des camps de la mort de Sékou Touré, etc. C'est pas génial, hein ? Et encore, je ne parle que des dictateurs morts. Je ne veux pas de problèmes avec les vivants. Mon défunt oncle disait, je vous le rappelle : « Un lâche vivant vaut mieux qu'un héros mort... »

En fait, que je vous dise, je ne veux plus être taxé de Noir, moi. Et d'ailleurs, qu'est-ce que j'ai de positif, moi, hein ? Le sexe surdimensionné ? C'est ça ? Allons, allons, vous savez bien que c'est foutu de ce côté-là aussi. C'était pourtant notre pré carré, le sexe surdimensionné du Noir. Voilà qu'aussi cette histoire nous échappe ! Paraît-il qu'il y a un gars qui a trahi notre secret chez les anciens colons. Il a écrit dans un bouquin que tous les Noirs n'étaient pas toujours bien pourvus en ça. Résultat des courses à l'hippodrome de Vincennes : les blondes et les rousses en quête de Nègres savent maintenant que le sexe surdimensionné des Noirs c'était qu'une légende de rien du tout, comme la légende qui dit que les petits garçons naissent dans les choux alors que nous savons tous au Congo qu'ils viennent des étoiles...

J'ose même plus regarder les blondes et les rousses droit dans les yeux maintenant qu'on leur a cassé leur huitième merveille à elles. Y a même des bruits qui courent que certains Blancs en auraient des plus grosses que nous autres les Nègres. C'est un peu comme ce type qui avait dévoilé tous nos secrets dans un livre intitulé *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* alors que les Blanches, faut bien les fatiguer pour cette question de dette coloniale dont parle souvent mon ami blanc qui ne porte jamais de béret basque et qui n'aime pas la baguette — comme certains Nègres n'aiment pas le manioc...

Tenez, notre autre petit fonds de commerce de Nègres désespérés c'était l'esclavage ou plus précisément la traite négrière. Et ça nous donnait des raisons de larmoyer, de dire à ces Blancs qu'ils n'étaient que des méchants loups. C'est fini ça aussi. C'était d'ailleurs bien fini dans ma tête depuis qu'un écrivain noir — comment déjà qu'il s'appelle ? — avait commis l'hérésie de dire que nous-mêmes les Nègres nous n'avions pas les mains blanches. Nous sommes coupables, complices et tout ce que vous voulez. Ah oui, son livre c'est *Le Devoir de violence*, mais j'ai oublié le nom de cet écrivain, ça me reviendra sans doute tout à l'heure si vous avez la patience de lire ces propos coupés-décalés d'un Nègre ordinaire...

S'il n'y avait pas eu la colonisation, comment nous aurions eu des tirailleurs sénégalais, hein ? Est-ce que nous saurions aujourd'hui ce que c'est qu'un casque colonial, hein ? En fait, que je vous dise la vérité : y a eu la colonisation pour que Ferdinand Oyono écrive *Le Vieux Nègre et la Médaille* et *Une vie de boy*; Mongo Beti, *Ville cruelle* et *Le Pauvre Christ de Bomba*; René Maran, *Batouala*, véritable roman nègre de la colonisation, c'est ça ! La colonisation, si elle n'existait pas, l'Africain Chaka Zulu l'aurait inventée. Il n'aurait pas oublié le fouet, le mépris, le viol, le pillage, l'exploitation de l'homme par l'animal et l'extermination des peuplades au Congo belge. Chaka Zulu aurait décrété aussi tout le Zaïre comme sa propriété privée puisque Léopold II le fit !

Bon je sais qu'il y a l'autre, là, Aimé Césaire qu'il s'appelle, il voulait casser la baraque dans son livre de 59 pages, écrit en tout petit, paru en 1955 chez Présence Africaine là-bas (je veux dire

dans le 5e arrondissement, 25 bis rue des Écoles, métro Cardinal-Lemoine ou Maubert-Mutualité, ça dépend de quel côté vous venez et de ce que vous recherchez). *Discours sur le colonialisme*, c'est le titre du livre en question ! Je ne veux plus le relire sinon je vais encore me fâcher. C'est pas gentil quand même de la part de ce Césaire de faire des discours de ce genre en 59 pages écrites en petits caractères qui donnent de la myopie à tous les Blancs qui les lisent. C'est même ingrat d'écrire des choses comme celles qu'il a écrites. Vous vous rendez compte qu'il a écrit noir sur blanc : *Où veux-je en venir ? A cette idée : que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément; qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation qui justifie la colonisation — donc la force — est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte qui, irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment.*

Mais Césaire ne me fera pas changer d'idée. La colonisation était super. Laissez-moi vous en parler avec mes mots coupés-décalés... Il n'y avait pas de Noirs qui nous commandaient en ce temps-là. C'est mieux. Il n'y avait pas de retard dans le salaire de mes grands-parents. On portait le Blanc sur le *tyoyo* jusqu'au prochain village. C'était le moyen le plus commode. Pourquoi le condamner, le pauvre, hein ? À sa place moi aussi je me serais laissé porter par une douzaine de Nègres musclés. La voiture, vous dites ? Soyons lucides ! Où c'est que les véhicules allaient passer, hein ? Dans la brousse, entre deux hippopotames en rut, hein ?

La colonisation ? Y avait l'école de tonton Jules Ferry. On nous tapait un peu, pour notre intérêt. On nous interdisait de parler nos langues de barbares dans la cour de récréation. Civilisation ou barbarie, fallait choisir, parce que nations nègres et cultures, c'était incompatible. Là on nous offrait la civilisation ! Fallait y aller à fond la caisse. Donc cette école c'était du béton. C'était le règne du participe passé conjugué avec l'auxiliaire « y en avoir » (exemple : *La banane que moi y en a mangée*). Nos ancêtres à nous c'étaient bien les Gaulois, et nous étions les petits-fils nègres de Vercingétorix. Paraît que ces Gaulois fabriquaient leur fameuse potion magique à l'aide de notre pétrole à nous, vu que nous étions si cons, sans idées. Donc le colon prenait cet or noir pour le raffiner. Et alors, c'était pour notre intérêt, non ? Nous autres Nègres ne connaissions même pas le fleuve Congo — un des plus grands du monde —, alors qu'on était avertis que sous le pont Mirabeau coulait tranquillement la Seine, un petit bras de rivière ridicule et dont on faisait tout un pataquès ! C'est quand même beau la Seine, hein ?

Bon, y a des gens de mauvaise foi qui prétendent que les Nègres, ils n'avaient rien. Pas d'âme, pas de culture, pas de dieux, pas de religion et tout le bazar. Ils devaient choisir : leur peau noire ou un masque blanc. Et ils ont choisi le masque blanc. La peau noire, paraît-il, c'est la malédiction de Cham.

J'arrête là mes propos coupés-décalés, sinon on dira encore que je parle beaucoup. Mais je ne dis que les choses comme elles sont. Après, vous les prenez ou vous les jetez à la poubelle du quartier Trois-Cents, avenue de l'Indépendance, ça dépend de vous...

P.-S. : Le nom de l'auteur qui a écrit *Le Devoir de violence*, je viens de le vérifier, c'est Yambo Ouologuem. Il vit actuellement au Mali, et c'est lui le premier Nègre¹ qui a remporté le prix

¹ J'ai écrit fin septembre à Alain Mabanckou à ce propos car il me semblait qu'il y avait une erreur puisque le premier noir à recevoir le Renaudot fut le Martiniquais Édouard Glissant en 1958, Yambo Ouologuem — un malien — étant le second en 1968. Alain Mabanckou m'a répondu qu'il parlait en fait de nègre africain. En ce lundi 6 novembre il est le deuxième africain à recevoir ce prix littéraire français pour son roman *Mémoires de*

Renaudot, quand ça pétait en France, en 1968.

Los Angeles, le 7 juillet 2006

Alain Mabanckou est né au Congo-Brazzaville en 1966. Il a fait des études de droit à Paris-Dauphine Il a enseigné la littérature à l'université du Michigan pendant quatre ans et vient d'accepter un poste de professeur de littérature francophone à l'université de Californie Los Angeles (UCLA). Il est l'auteur de cinq romans, six recueils de poèmes et de plusieurs nouvelles parues dans des quotidiens ou dans des recueils collectifs aux Éditions Gallimard : *Nouvelles d'Afrique* en 2003 et *Vu de la lune, Nouvelles optimistes* en 2005. Il a reçu en 1995 le prix de la Société des poètes français ; en 1998 le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire ; en 2004 la médaille de citoyen d'honneur de la ville de Saint-Jean-d'Angély en Charente-Maritime (France). Son roman, *Verre cassé*, a connu un large succès et reçu plusieurs prix (prix du roman Ouest-France/Étonnants Voyageurs 2005, prix des Cinq Continents de la Francophonie 2005, prix RFO du livre 2005).

Les Petits-fils nègres de Vercingétorix, Le Serpent à plumes, 2002

African Psycho, Le Serpent à plumes, 2003

Verre cassé, Éditions du Seuil, 2005

Enfances, Ndzé, février 2006

Son dernier roman, *Mémoires de porc-épic*, vient de paraître aux Éditions du Seuil.

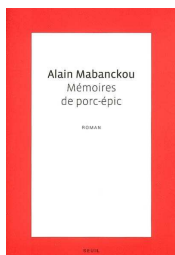
Les chansons citées par Alain Mabanckou sont les suivantes :

Page 4 : Serge Gainsbourg, *Dieu fumeur de havanes*

Page 4 : Georges Brassens, *Les Trompettes de la renommée*

Page 5 : Jacques Lanzmann, *L'Opportuniste*

Page 6 : Georges Brassens, *La Guerre de 14-18*



porc-épic, Seuil, 228 p., Br. 16,50 €, ISBN : 2-02-084746-9

Résumé : Deuxième volet d'une trilogie inaugurée par le roman *Verre cassé*. Histoire d'un porc-épic, chargé par son alter ego humain, un certain Kibandi, d'accomplir, à l'aide de ses piquants, toute une série de meurtres.

Les blogs de cet auteur : http://www.congopage.com/amabanckou_blog.php3 et <http://www.alainmabanckou.net/>

Coordination éditoriale : Joseph Jacquet
Correction des textes : Marie Dubois
Conception graphique : Sandrine Granon

Cet ouvrage est composé en Garamond.

Achévé d'imprimer en août 2006
sur les presses de l'imprimerie Aubin
à Ligugé (86), France.